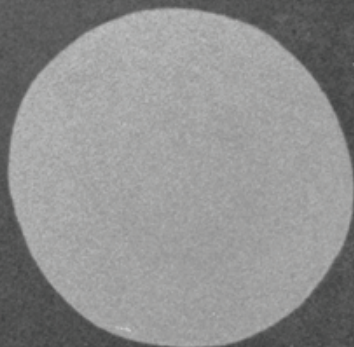


Cruel nature
has won.
again.~





La lettre
que je n'ai
jamais
écrite. ~

à la mémoire
des anciens
jardins ouvriers
Chiron
de Cognin

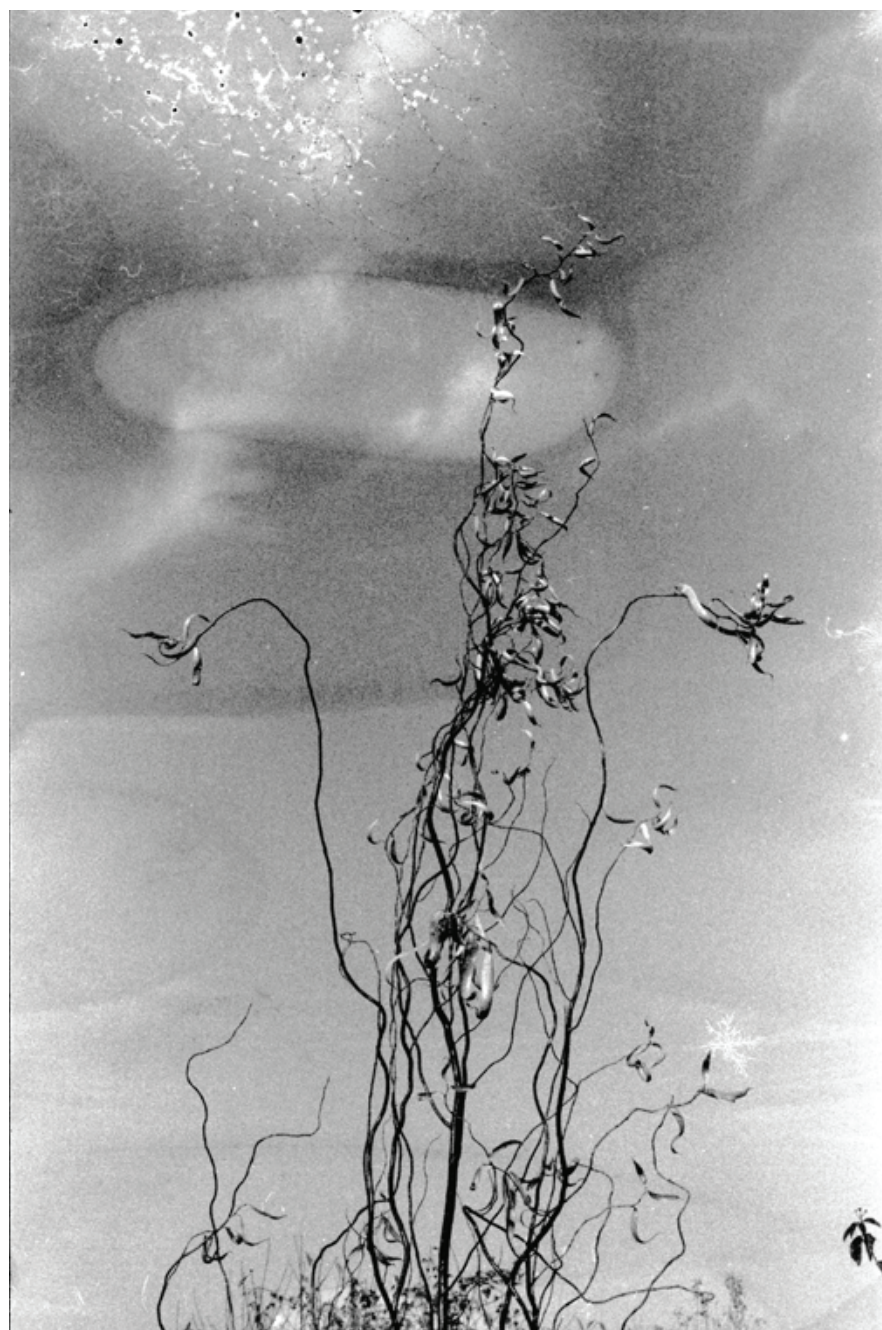
texte: andrea echorn
photos: Tania Maria Elisa





J'ai dit : je n'en ai pas envie, que voulez-vous que j'y fasse ? S'il faut mourir, qu'on en finisse tout de suite, achevez-moi ! Mais je ne peux pas le faire, je n'y arrive pas. Je comprends tout, je suis d'accord avec tout, seulement en ce moment je reste ici au soleil comme un caillou, je laisse l'air me traverser la tête et c'est tout. Est-ce du masochisme ? Suis-je niais ? Rien à rebattre. Je balaie les mégots à mes pieds, les capsules qui traînent de partout, quelle immondice. J'écirai quand le temps sera propice, quand j'aurai la bonne énergie. Pas maintenant. Maintenant c'est l'éternité, j'ai même dépassé l'éternité, tant que je pourrai courir je serai infini. Tant que je pourrai courir je fuirai l'atroce glace devant laquelle ponctuellement je vomis. Mais ce n'est pas ce que je vois qui me donne la nausée, au contraire c'est tout ce que je ne vois pas, tout ce qui échappe à ma compréhension, qui est impossible à saisir. Cours, être impénétrable ! Ne te pose pas de questions, ne tombe pas dans ces pièges dorés, cours et détruis, tue, brûle, pleure. Lemmy ne pleure plus, Bowie non plus, du moins pas avec nous. Nous avons encore la chance de nous passionner pour Arupusu no Shōjo Haiji et son monde *fantasmico*, comme dit Luna. Et faire cadeau à nos entrailles de toutes sortes de toxiques. Être indéfinissable, es-tu victime ou bourreau ? C'est la fin de septembre, quatre heures de l'après-midi, le soleil est chaud et on entend encore les cigales chanter. Dans le ciel bleu au-dessus de la ville dansent quatre corneilles. Silence. Je me demande ce qui va se passer. Pour l'instant, ma cabane est toujours à sa place, souriante, elle absorbe nos auras lumineuses, la mienne et celle de Luna. Mais bientôt les jardins disparaîtront, les machines racleront tous les potagers, les arbres seront déracinés ; il en restera un champ de terre ravagée, jonché de racines mortes, de souvenirs abandonnés, de kodamas errants. Je me promènerai parmi les flaques de boue à la recherche des images du passé, du figuier sur lequel nous avons tous grimpé, à la recherche des petites allées où Luna et les autres enfants couraient, et aussi là, où nous nous sommes laissés emporter par la passion sous le ciel étoilé, quand le vent s'est tu pour nous.





Jeune homme recherche avenir, si possible en bel état, avec vue sur la mer et jardin à fleurs. Pourquoi je ne tombe jamais sur Paul Gauguin ou sur Günther Anders ? Où sont-ils, les êtres lumineux ? Miller les avait trouvés dans son royaume. Mais ici il n'y a que les klaxons des mariages, les absents pliés en prière devant les petits écrans, les faux sourires des commerçants, les cruels bureaux, les grilles, les barrières, les portes fermées, les panneaux triangulaires noirs et rouges. Un soir, j'arrive à la gare Part-Dieu de Lyon avec les poches et l'estomac vides. Je demande à un groupe de clochards où je pourrais trouver des poubelles pour récupérer de la nourriture, et voilà qu'ils me mettent dans la main ce sac bien lourd. C'était trop, je n'avais pas besoin de tout ça. - *T'as faim ? Alors tiens ! Prends tout !* Finalement j'ai dû partir avec. Plus loin, installé paisiblement dans le néant, je vérifie le contenu : fruits, desserts, sandwiches triangulaires et yaourts. Je dévore les bananes et empoche une pomme, avale deux abominables sandwiches au thon, quel bonheur ! De retour à la gare les clochards avaient disparu, j'ai laissé le sac avec le reste dans leur coin, tout près d'un guichet de banque. Vent du sud, chaud. Peut-être que j'écrirai une lettre d'amour, pourquoi mendier une ouverture d'esprit ? J'ai beau courir sans cesse dans mon infini, je ne bougerai pas d'un seul pas, temps et espace aux antipodes. Ou alors je vais me concentrer sur des détails qui me charment, la vision extatique d'une danse de papillons, la fumée de soie du café dans la pénombre, mes rêves incompréhensibles, les périples à la recherche des notes, présages, peurs, le châtiment du chien tiré par le cou pendant qu'il s'accroupit pour vider ses intestins. Quelle ouverture d'esprit d'ailleurs ? Pour en faire quoi ? Partager l'éphémère vision d'une constante fluctuation de l'air ? J'oubliais : deux insectes couleur ambre s'accouplent sur la fleur d'un poireau, je les observe pendant un long moment, j'en suis presque excité. La fleur est maintenant accrochée tête en bas dans ma cabane avec toutes les autres, en attendant d'être déshabillée de ses graines par nos doigts délicats.





Ô triste liberté de l'homme soi-disant civilisé, atrophiée par l'institutionnalisation du pouvoir, par la création des services. La sève humaine délayée, infectée par les images d'un monde inexistant, un monde qui prend une forme inconsistante à travers les fenêtres numériques de notre époque, le confort qui anéantit le réveil. L'espace public ? Ignoré. La fantaisie et la créativité mutilées. Tout est structuré par des plans communaux, régionaux, d'État. Ainsi nous voilà rois solitaires dans nos châteaux, les jardins soignés comme des pavillons de foire, et surtout clôturés car autrui est, avant tout, une menace. J'erre ainsi dans la ville, gazeux, cherchant un lieu à habiter. Je me tiens loin du marché immobilier, pitoyable autoflagellation humaine. Je touche avec ma main les portes et l'herbe, j'accroche mes doigts aux grillages, je cherche des âmes. Un nouveau monde se manifeste à mes yeux, sacrifié, gaspillé, offensé, vide là où l'espace est public. J'oubliais un autre séduisant détail : les lueurs que je vis la nuit en roulant à vélo sur un chemin de campagne n'étaient pas des lucioles, c'était la lune volée par les dures feuilles des oliviers. Pourtant nous avons, concernant ces jardins, le témoignage d'une expérience d'auto-gestion qui dure depuis plus ou moins quarante ans. Personne parmi ceux et celles qui occupent ce site n'est propriétaire; vis-à-vis de la législation, personne ne peut revendiquer un droit de propriété ou d'usage, cependant, cela ne crée aucun désordre. Mais alors c'est



l'anarchie, le chaos ! Balivernes de comptoir.
Sur le dictionnaire parmi les synonymes
d'anarchie on trouve : désordre, pagaille.
Pardon ? Bien sûr nous nous sommes égarés il
y a longtemps, il sera difficile de retrouver
la beauté perdue. L'incapacité d'imaginer de
nouvelles solutions naît avec nous, dans un
ensemble de structures qui essaient avec audace
de gérer soixante millions de personnes.
Mais voilà un bref aperçu de ce qui s'approche
timidement de l'anarchie : les anciens jardins
ouvriers Chiron, un endroit horrible ! Là
où le chaos règne, là où se cachent vices
et dépravation, ronces et orties. Autrui,
souvenez-vous, est la menace.





*Vous ne les vendez pas ? Non, nous les donnons.
Vous faites partie d'une association ? Non.
Est-ce une protestation, une revendication ?
Rien de tout ça, nous donnons des cerises.
Mais pourquoi vous le faites ? Simplement pour
le plaisir de ramasser des cerises et les
donner, c'est tout.* Les jardins sont habités de
nombreux cerisiers. Monsieur Mohammed vendait
au marché des bouquets de persil et de menthe,
son jardin parfumait la route, la même route
couverte de poussière de ferrosilicium venue
de l'usine Reverdy voisine, route parsemée des
fruits du pommier devenu sauvage. Choux qui
poussent jusqu'au nez leurs belles feuilles
charnues, taches de bourrache, petits sentiers
cachés dans les labyrinthes des courges,
dans les gribouillages des haricots, trésors
dormant dans les feuillages. Bourdonnement
d'abeilles sur le lierre en fleur qui odore
le miel ; figuiers violets, blancs, dans
leurs fruits les mille voyages de Sindbad,
cieux étoilés dans les petits ventres de
baleine derrière les lèvres. Feux d'artifice
de poireaux et d'oignons, apéritifs les pieds
dans l'herbe, enfants mains dans la terre, vin
et radis, cidre et fraises, moineaux furieux
et doux chant des merles, le vol du soir des
corneilles. *Par la présente, la société Vicat
vous informe qu'elle a décidé de se débarrasser
d'une infime partie de ses propriétés, ce joli
château de cartes va se briser sous le souffle
d'une signature.*







On est fait comme des rats ! Droit de propriété, surfaces en mètres carrés, pressoir capitaliste, développement d'une économie calamiteuse, environnement haché : une mosaïque de créatures qui ne se croiseront jamais, regards méfiants décolorés par les pare-brises. Nuisances de l'activité industrielle. *Les Garennes de Watership Down* est un livre qui m'a laissé un souvenir d'angoisse, son horreur m'a troublé en profondeur, c'est l'homme qui détruit et construit pour le progrès du capital, la croissance du ventre. Mon cher monsieur José, vous voyez, ce n'était pas la peine de se

faire du mauvais sang à cause d'un bout de
gouttière, quel dommage que vous n'ayez pas
eu la sensibilité ou la force d'ignorer cette
rancœur. C'est une bouchée bien plus amère
qu'il nous faut avaler maintenant. Aurez-vous
encore l'énergie de trouver un nouveau bout
de terre aujourd'hui ? Vous souvenez-vous des
jonquilles au pied du frêne ? Jaunes. Le ciel
gris clair, nuageux, le silence lointain. Les
oiseaux chantent, la rivière murmure.

Monsieur José cueille des jonquilles jaunes

Pour sa femme

Lentement

Puis il s'appuie à la table humide

Le bouquet dans son poing

Il parle de son épouse

Sa voix se casse

Ses yeux se mouillent

Mes lèvres se crispent

De la sève coule des tiges

Filamenteuse

Je la regarde tomber doucement

Ma main sur son dos

Le frêne pleure sur sa casquette

Premier avril

Jaune comme la mort vivante.

Le vieux tapissier, monsieur Mahuteau, tomba
malade après la destruction des jardins de
la Cassine. Il avait là son potager, il
en mourut. Sa femme m'a raconté la triste
fin d'une vie avec sa voix de porcelaine.
L'énorme richesse des vies cachées, des
conditions individuelles qui disparaissent
telles des étincelles dans l'éblouissante
histoire de l'économie globale, de la
politique, des manifestations de la grandeur
sociale. Innombrables secrets engloutis par
la boue au pied de l'écrasante pyramide
hiérarchique qui touche aux cieux du progrès
humain. La fuite de millions de dragons
jaunes, de la joie innocente, de l'amour
libre ; courir en rond dans un enclos, voilà
qui est laid, qu'il s'agisse de bêtes ou
d'hommes et de femmes.

Pouvoir, expansion, contrôle, la frénésie de bâtir, la conquête aveugle. C'est donc là tout ce que nous avons pu concevoir ? Le meilleur de l'être humain ? Ou bien c'est dans la recherche d'une solution à lui-même que se réaliserait la grandeur de son génie ; la divinité de notre esprit se cacherait dans l'ermitage. Ceci dit, à Chambéry, nous sommes entourés par le vert, ici nous ne pouvons pas dire que la nature manque ! Mon cher voisin, votre remarque je l'entends ici, au milieu des habitations, tandis que votre regard erre là-bas sur les montagnes. Faites-vous référence à la pelouse qui orne votre petit royaume ? Aux arbres implantés par l'entreprise paysagiste pour cacher l'esplanade de goudron étalée sur les anciens jardins ouvriers ? Aux parcs publics ? Qu'essayez-vous de me dire, qu'il y a encore de la marge avant la désertification ? Une mouche se pose sur la croûte du fromage : expression de vie très intéressante, à présent plus intéressante que toutes les conjectures humaines jetées aux quatre vents (dont les miennes). Après tout, l'échec est à mon goût, peut-être représente-t-il le destin de notre espèce. Me voilà donc à la recherche de l'herbe oubliée, de la terre oubliée ; là où l'erreur se recouvre de ronces, où les herbes folles dansent, là, c'est chez moi. Je pourrais aussi trouver une âme lumineuse, un dragon jaune qui brille encore, oui, c'est possible. Ou alors m'évader dans le profond des bois, monter au sommet de la montagne, m'asseoir sur la plage déserte. Quelle vulgarité se tord dans mes tripes ? Quel drame serre mon cœur sentimental ? Laissons ces fantaisies. Venez prendre un café au Corcho. Nous resterons en silence, sentirons l'air qui perce les poumons. Nous écouterons les chants des oiseaux qui révèlent le mystère de l'existence dans une langue incompréhensible.



Fin des jardins ouvriers de Cognin : 30 Novembre 2016.







Éditions
Maison
Rose

editionsmaisonrose@riseup.net